



AgEcon SEARCH
RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Reproduction des écosystèmes et transformation des systèmes sociaux

M. Godelier

Citer ce document / Cite this document :

Godelier M. Reproduction des écosystèmes et transformation des systèmes sociaux. In: Économie rurale. N°124, 1978. Ecologie et société - Première partie. pp. 10-15;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1978.2550>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1978_num_124_1_2550

Fichier pdf généré le 08/05/2018

Abstract

Reproduction of ecosystems and transformation of social systems - In this article the writer analyses recent studies, American ones in particular, made by anthropologists, of various societies of hunters — plant-gatherers (Pygmies, Bushmen), of nomadic shepherds (Jie, Karimojong, Dodoth in Eastern Africa) and the farmers of New Guinea. He shows that these societies make a selective, intelligent use of the resources of their environment and do not make use of some resources although they are aware of their existence. He shows that peoples with different economies may have opposite attitudes to the same ecosystem. For the Pygmies the equatorial forest provides the plants and wild animals they use and it seems to them welcoming and protective ; for the Bantu farmers who grow manioc and bananas by burn-beating, the forest seems hostile and aggressive. The writer analyses the constraints that ecological and technological structures impose on the dynamics of such societies. He poses the general problem of the rationality of the economic processes and shows that one cannot have an a priori universal model of economic rationality. Finally he discusses the still more general problems of the forms, places and effects of production relationships in various societies.

Résumé

L'auteur, dans cet article, analyse les travaux récents, surtout américains, d'anthropologues ayant étudié diverses sociétés de chasseurs-cueilleurs (Pygmées, Bushmen), de pasteurs nomades (Jie, Karimojong, Dodoth d'Afrique de l'Est) et des agriculteurs de Nouvelle-Guinée. Il montre que ces sociétés font un usage sélectif et intelligent des ressources de leur milieu, laissant cependant inexploitées des ressources qu'elles connaissent. Il montre que des populations d'économie différente peuvent avoir du même écosystème des vues opposées. Pour les Pygmées la forêt équatoriale fournit les plantes et animaux sauvages qu'ils utilisent et elle leur apparaît comme bienveillante, protectrice : pour les agriculteurs bantous qui pratiquent une culture de manioc et de bananiers par écobuage, la forêt apparaît comme hostile et agressive. L'auteur analyse les contraintes que font peser sur la dynamique de ces sociétés les structures écologiques et technologiques. Il pose le problème général de la rationalité des processus économiques et montre qu'on ne peut avoir de modèle a priori et universel de la rationalité économique. Enfin il discute du problème plus général encore des formes, des lieux et des effets des rapports de production dans diverses sociétés.

REPRODUCTION DES ÉCOSYSTÈMES ET TRANSFORMATION DES SYSTÈMES SOCIAUX

Maurice GODELIER
EPHE, Collège de France

L'auteur, dans cet article, analyse les travaux récents, surtout américains, d'anthropologues ayant étudié diverses sociétés de chasseurs-cueilleurs (Pygmées, Bushmen), de pasteurs nomades (Jie, Karimojong, Dodoth d'Afrique de l'Est) et des agriculteurs de Nouvelle-Guinée. Il montre que ces sociétés font un usage sélectif et intelligent des ressources de leur milieu, laissant cependant inexploitées des ressources qu'elles connaissent. Il montre que des populations d'économie différente peuvent avoir du même écosystème des vues opposées. Pour les Pygmées la forêt équatoriale fournit les plantes et animaux sauvages qu'ils utilisent et elle leur apparaît comme bienveillante, protectrice : pour les agriculteurs bantous qui pratiquent une culture de manioc et de bananiers par écobuage, la forêt apparaît comme hostile et agressive. L'auteur analyse les contraintes que font peser sur la dynamique de ces sociétés les structures écologiques et technologiques. Il pose le problème général de la rationalité des processus économiques et montre qu'on ne peut avoir de modèle a priori et universel de la rationalité économique. Enfin il discute du problème plus général encore des formes, des lieux et des effets des rapports de production dans diverses sociétés.

REPRODUCTION OF ECOSYSTEMS AND TRANSFORMATION OF SOCIAL SYSTEMS

In this article the writer analyses recent studies, American ones in particular, made by anthropologists, of various societies of hunters — plant-gatherers (Pygmies, Bushmen), of nomadic shepherds (Jie, Karimojong, Dodoth in Eastern Africa) and the farmers of New Guinea. He shows that these societies make a selective, intelligent use of the resources of their environment and do not make use of some resources although they are aware of their existence. He shows that peoples with different economies may have opposite attitudes to the same ecosystem. For the Pygmies the equatorial forest provides the plants and wild animals they use and it seems to them welcoming and protective ; for the Bantu farmers who grow manioc and bananas by burn-beating, the forest seems hostile and aggressive. The writer analyses the constraints that ecological and technological structures impose on the dynamics of such societies. He poses the general problem of the rationality of the economic processes and shows that one cannot have an a priori universal model of economic rationality. Finally he discusses the still more general problems of the forms, places and effects of production relationships in various societies.

LE PROBLEME DE LA « REPRODUCTION » DES SYSTEMES SOCIAUX

Dans cet article *, nous voudrions montrer qu'une situation épistémologique nouvelle s'est créée au sein de l'anthropologie sociale et offre, entre autres conséquences, la possibilité d'une coopération renouvelée et plus étroite entre sciences sociales et biologie.

Cette situation épistémologique est en effet caractérisée par deux aspects complémentaires : d'une part un problème théorique s'impose de plus en plus au premier plan de la recherche, d'autre part ce problème est abordé dans un contexte méthodologique nouveau. Le problème est celui de l'analyse des conditions de reproduction (et de non-reproduction) des systèmes sociaux, compte tenu des contraintes imposées par leurs structures internes et leur environnement écologique.

Le contexte méthodologique s'est créé à la suite de tentatives récentes faites pour sortir des difficultés ou même des impasses accumulées par le fonctionnalisme

traditionnel ou le structuralisme lorsqu'il s'agissait de rendre compte de l'apparition et de la disparition des structures sociales au sein de l'histoire spécifique, irréversible des sociétés réelles.

Parmi ces tentatives, nous considérons comme les plus importantes pour notre propos celles de l'école dite d'écologie culturelle qui s'est développée depuis dix ans, principalement aux Etats-Unis d'Amérique, et celle qui se réclame d'une approche marxiste renouvelée et qui s'est développée en Europe principalement.

Ces deux courants ont pris cette importance non seulement par leurs innovations méthodologiques, mais aussi parce que tous deux prêtaient une attention particulière aux rôles de l'économie dans la logique de l'adaptation des sociétés à leur environnement et dans la logique de leur évolution.

* Extrait de l'article *Anthropologie et biologie : vers une coopération nouvelle.*

Le contexte épistémologique

Le problème de la reproduction des systèmes sociaux est fondamental mais n'est pas nouveau. Il fut au XIX^e siècle un des thèmes majeurs de la pensée scientifique et la préoccupation d'hommes comme Spencer, Morgan, Maine et Taylor. Cette préoccupation était d'autant plus facilement reconnue qu'à leur époque toute science nouvelle prenait la forme d'une « histoire » des races, des langues, de la famille, des idées morales et religieuses, etc. Mais ce problème a été progressivement dévalorisé et rejeté dans l'ombre par les fonctionnalistes d'abord, puis par les structuralistes devant les contradictions et les pseudo-démonstrations accumulées par la méthode même employée par les évolutionnistes pour reconstruire « l'histoire » des institutions humaines et des sociétés.

Ces trois courants s'accordent sur deux principes méthodologiques qui sont devenus aujourd'hui des conditions nécessaires de toute étude scientifique des faits sociaux. Le premier principe stipule qu'il faut analyser les rapports sociaux non pas un à un, séparément, mais en les prenant dans leurs relations réciproques, en les considérant comme des totalités formant « système ». Le second stipule qu'il faut analyser un système dans sa logique interne avant d'en analyser la genèse et l'évolution. D'une certaine manière, ces deux principes opposent la pensée scientifique moderne aussi bien à l'évolutionnisme qu'à l'historicisme et au diffusionnisme du XIX^e siècle dans la mesure où, malgré leurs conceptions opposées de l'évolution des sociétés, ces doctrines se contentaient souvent d'une analyse superficielle des institutions sociales et consacraient l'essentiel de leurs efforts à en retracer l'histoire dans les étapes antérieures d'une évolution purement conjecturale de l'humanité.

Au-delà de cet accord sur ces deux principes, structuralisme et marxisme s'opposent au fonctionnalisme sur ce qu'on doit entendre par « structure sociale ». Pour Radcliffe Brown, Nadel, une structure sociale c'est « l'ordre, l'agencement », des relations visibles des hommes entre eux, agencement qui naît de la complémentarité réciproque de ces relations visibles. Pour Levi-Strauss, les structures font également « partie de la réalité ». Cependant, pour lui comme pour Marx, ce ne sont pas des réalités directement visibles, des réalités de surface, mais des niveaux de la réalité qui existent au-delà des relations visibles des hommes entre eux et dont le fonctionnement constitue la logique profonde d'un système social, l'ordre sous-jacent à partir duquel doit s'expliquer son ordre apparent. D'autre part, pour Levi-Strauss comme pour Marx il existe entre des structures différentes appartenant à un même système des rapports de compatibilité dont il faut chercher les effets. Mais cette compatibilité ne doit pas être entendue comme l'effet de mécanismes de sélection nécessaires à la réussite d'un procès biologique d'adaptation à l'environnement.

Cependant l'analyse structurale, bien qu'elle ne nie

pas l'histoire, ne peut la rejoindre parce qu'elle a, dès le départ, séparé l'analyse de la « forme » des rapports sociaux de l'analyse de leurs « fonctions ». Non que ces fonctions soient ignorées, mais elles ne sont jamais explorées en tant que telles. En ce sens, on peut dire que Levi-Strauss, à l'opposé des fonctionnalistes, n'étudie jamais les sociétés réelles et ne cherche pas à en rendre compte dans leur diversité et leur complexité interne. Il prélève au sein des matériaux ethnographiques concrets des systèmes formels, des rapports de parenté par exemple, systèmes qu'il étudie ensuite dans leur logique interne et compare avec d'autres formes semblables et opposées pour découvrir si toutes ces formes appartiennent par leur différence même à un même groupe de transformations. Du fait que les formes des rapports sociaux soient séparées de leurs fonctions, le problème de l'articulation réelle des niveaux structurels dans une société déterminée ne peut être réellement posé et dans ce prolongement l'histoire réelle des sociétés concrètes reste absente.

L'ADAPTATION DES SOCIÉTÉS A LEUR ENVIRONNEMENT ET LA NOTION DE RATIONALITÉ ÉCONOMIQUE

Des découvertes positives furent obtenues rapidement et nous en résumerons brièvement quelques aspects. On découvrit, par exemple, qu'il suffisait d'à peu près quatre heures de travail par jour de la part des membres adultes des bandes de chasseurs-collecteurs Boschimans du désert de Kalahari pour collecter ou produire toutes les ressources nécessaires pour satisfaire les besoins socialement reconnus de l'ensemble des membres des bandes (comprenant un grand nombre de vieillards et de jeunes enfants qui ne participaient pas au processus de production). Devant ces faits, la vision des chasseurs primitifs vivant au bord de la pénurie et ne disposant pas de temps libre pour inventer de la culture, pour progresser vers la civilisation, allait s'écrouler rapidement. Marshall Sahlins, renversant les idées anciennes, devait même proclamer que ces sociétés de chasseurs-collecteurs étaient les seules vraies « sociétés d'abondance » puisque les besoins sociaux y étaient tous satisfaits et que les moyens de les satisfaire n'y étaient donc pas rares. Nous reviendrons sur cette conclusion extrême qui demande à être nuancée et même critiquée.

Les résultats des travaux de Richard Lee et de son équipe à propos des Boschimans Kung montrent que ces populations, vivant dans un écosystème spécialisé semi-aride aux contraintes très strictes, n'exploitaient pas toutes les ressources alimentaires qui étaient disponibles. En faisant l'inventaire des taxinomies végétales et animales construites par les Boschimans, on a découvert que ceux-ci ont identifié et nommé 200 espèces végétales, dont ils considèrent 80 comme mangeables. Parmi toutes ces ressources, l'une constitue un stock pratiquement inépuisable de nourriture, le fruit du *mangogo tree*. Ce fruit fournit une alimentation fari-

neuse de goût médiocre mais pratiquement toujours disponible.

En poursuivant l'analyse des activités productrices et des habitudes alimentaires des Boschimans, on s'est aperçu que ceux-ci étaient très sélectifs dans leurs habitudes alimentaires. Ils chassent ou récoltent des espèces choisies selon quatre critères d'importance décroissante. D'abord le goût, ensuite la valeur nutritive reconnue, ensuite l'abondance, enfin la facilité à se les procurer. A partir de cette échelle de préférences et d'autres contraintes telles que l'absence des procédés de stockage, on a pu comprendre la stratégie dont le principe peut être formulé de la façon suivante : à n'importe quel moment donné, les membres d'un camp préfèrent collecter et chasser les aliments désirables qui sont à la distance la plus courte d'un point d'eau où ils ont établi leur camp. A partir de ce principe s'opposent deux situations extrêmes. L'une, considérée comme la meilleure par les Boschimans, à savoir lorsque le point d'eau et les aliments désirables sont au plus proche ; l'autre, considérée comme la pire, lorsque point d'eau et aliments sont à très grande distance (plus d'un jour de marche aller-retour). Dès lors, la mobilité des camps et l'usage de l'environnement ont pu s'éclairer d'un jour nouveau. En général, les Boschimans restent à la même place tant qu'il ne leur faut pas plus d'un jour de marche pour aller chasser et collecter et pour transporter l'eau qui leur est nécessaire pour franchir la distance aller-retour entre le camp et les zones de ressources.

Mais ce principe général est modifié selon les saisons, dans la mesure où alternent des saisons sèches et des saisons de pluie. Dès lors, on peut comprendre que leur vie est rythmée par un cycle annuel qui fait succéder trois types de situations :

novembre-avril : les points d'eau sont nombreux et les aliments abondants, la distance eau-nourriture est minimale ;

mai-juillet : on entre dans la saison sèche, les aliments restent abondants mais la vie se concentre autour de huit points d'eau permanents ;

août-octobre : les ressources sont de plus en plus rares autour des huit points d'eau permanents et la distance entre l'eau et la nourriture est maximale.

Un premier enseignement à tirer de l'exemple des Boschimans est que l'homme primitif ne vit pas continuellement aux limites des possibilités de son système, au bord de la famine ou de la catastrophe. Les Boschimans sous-exploitent les possibilités alimentaires de leur environnement. Il en est de même des Pygmées Mbuti. Ceux-ci ne pêchent pas les poissons qui sont en abondance dans leurs rivières. Ils ne tuent pas les chimpanzés ni les oiseaux. Ils tuent rarement les buffles sauvages dont ils n'aiment pas la chair. Ainsi, ils laissent inexploitées un grand nombre de niches écologiques appartenant à leur environnement.

L'exemple des Boschimans permet de dégager une autre conclusion de grande importance théorique puis-

qu'elle révèle l'existence de formes multiples de « rationalité économique ». On constate en effet que les Boschimans, non seulement ont une représentation nuancée des ressources exploitables au sein de leur environnement, mais pratiquent une stratégie pour les exploiter, adaptée aux contraintes de ce milieu, de leur technologie et de leur organisation sociale, et qui vise à satisfaire la hiérarchie de leurs préférences au moindre coût de travail.

Ces faits constituent un démenti de la thèse de Karl Polanyi et de George Dalton pour qui les stratégies d'optimisation n'ont de sens et ne sont possibles qu'au sein d'une société marchande capitaliste.

L'exemple des Boschimans et les autres exemples analysés ci-dessous démontrent que chaque système économique et social détermine un mode spécifique d'exploitation des ressources naturelles (et du travail humain), et détermine par conséquent des normes spécifiques du « bon » et du « mauvais » usage de ces ressources, c'est-à-dire une forme spécifique, originale de « rationalité économique » intentionnelle.

L'étude récente des sociétés pastorales nomades de l'Afrique de l'Ouest et de l'Est illustre la richesse des résultats déjà obtenus par une approche « écologique » en anthropologie. Pendant longtemps à la suite d'Herskovits, les anthropologues ont affirmé que les éleveurs africains sont affligés d'un véritable « complexe de bétail » qui exprimerait avant tout un choix « culturel », des valeurs « différentes de celles des Européens », plutôt que des contraintes écologico-économiques spécifiques.

On s'est vite aperçu qu'on avait un peu trop hâtivement déclaré que le bétail était seulement un bien de prestige, et l'on a montré et inventorié les multiples occasions où il était échangé sans cérémonie contre les produits artisanaux des peuples sédentaires. On a constaté également qu'il y avait des raisons très pratiques au fait que la mise à mort du bétail et sa consommation prenaient une allure cérémonielle et exceptionnelle. Du fait de l'absence de techniques de conservation de la viande, il est impossible pour une unité de production domestique de conserver et de consommer seule la quantité de viande que représente le groupe. Mais ce partage, d'autre part, renforce les réseaux d'obligations réciproques qui existent entre les individus et les groupes. Dans ce contexte technique, économique et social, la mort du bétail et sa consommation ne peuvent que revêtir un caractère cérémoniel et une haute valeur symbolique, nés de ses fonctions sociales.

Là encore nous découvrons le caractère contradictoire des processus d'adaptation. D'une part la grande taille des troupeaux est une réponse intelligente aux contraintes et contradictions que les pasteurs doivent affronter ; mais en outre cette réponse intelligente contient également le risque de détruire les conditions de reproduction du système. Chaque éleveur, en multipliant ses propres bêtes, provoque l'expansion du troupeau de la société globale au-delà des possibilités de reproduction équilibrée des ressources en herbe des pâtu-

rages. L'expansion même du système, son succès adaptatif entraînent sa disparition à long terme.

L'homme, chasseur et cueilleur, est au sommet de la chaîne trophique et, exploitant toutes les ressources végétales et animales disponibles, il dépend de leurs conditions écologiques de reproduction.

Yengoyan est allé plus loin que Birdsell et s'est préoccupé de rendre compte de la répartition de systèmes de parenté de structure interne différente. Il a pu mettre en évidence l'existence d'une triple corrélation entre, d'une part, l'aridité croissante du milieu si l'on part des côtes humides de l'Australie vers l'intérieur désertique, la rareté et la dispersion croissante des ressources et, d'autre part :

— l'élargissement progressif de la superficie des territoires tribaux ;

— l'augmentation progressive de la population des groupes tribaux et la nécessité croissante pour les bandes locales qui les composent d'intensifier leur mobilité, leur nomadisme, donc leur séparation dans le temps et dans l'espace ;

— l'accroissement progressif du nombre des divisions sociales, moitiés, sections, sous-sections.

Comment interpréter la présence de systèmes de parenté de plus en plus diversifiés et complexes à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur désertique de l'Australie ? Pour ce faire il faut rappeler une propriété essentielle de ces systèmes complexes, le fait que la multiplication des divisions sociales complexifie les réseaux de droits et d'obligations entre les groupes et les individus qui y appartiennent, donc intensifie et élargit la réciprocité sociale tout en assurant une flexibilité plus grande au fonctionnement de l'organisation sociale.

Or étant donné le niveau des forces productives et la nature des techniques de « production », au sens large du terme, plus l'environnement écologique est désertique plus les groupes locaux, les « hordes » (du tatar *ourdou* : camp) composées de plusieurs familles nucléaires apparentées, se trouvent contraints à une mobilité résidentielle croissante sur des étendues beaucoup plus vastes et se trouvent séparés les uns des autres sur des distances beaucoup plus grandes et pour beaucoup plus de temps que dans les zones moins arides.

Nous sommes donc bien ici en présence de rapports de parenté qui fonctionnent à la fois comme infrastructure et superstructure. Ils règlent en effet l'accès des groupes et des individus aux conditions de production et aux ressources, régularisent le mariage (lorsque les conditions démographiques le permettent), fournissent le cadre social de l'activité politico-rituelle et fonctionnent enfin comme schème idéologique, comme code symbolique pour exprimer à la fois les rapports des hommes entre eux et avec la nature.

Cette conclusion est très importante car elle montre que la principale condition pour comprendre les rapports des sociétés à leur environnement et la logique

originale de leur fonctionnement et de leur transformation est de voir que l'économie n'occupe pas au sein des divers types de sociétés la même place et par conséquent ne revêt pas les mêmes formes et n'a pas le même mode de développement que dans notre société industrielle et capitaliste.

ECONOMIE ET SOCIÉTÉ

La conception qui prévaut des rapports entre économie et société s'inspire du modèle de Talcott Parsons de la société vue comme un système global articulant des sous-systèmes économiques, politiques, religieux... aux fonctions spécialisées.

Cette conception de l'économie empêche de reconnaître la logique originale des sociétés non capitalistes.

En effet, au sein des sociétés non capitalistes l'économie n'occupe pas la même place et par conséquent ne revêt pas les mêmes formes et n'a pas le même mode de développement. Les travaux des historiens de l'antiquité ou des anthropologues montrent que selon les cas non seulement les rapports de parenté peuvent fonctionner de l'intérieur comme rapports sociaux organisant le procès de production, mais que la politique peut également assumer ce rôle comme dans la cité grecque antique ou que la religion peut le faire comme à Assur, cité du « dieu Assur » dont la « maison » (le temple) se dressait au centre de la ville. L'économie de la cité se trouvait « réglée » par le service du dieu et de ses prêtres qui exigeaient des habitants de la ville et des membres des communautés villageoises une partie de leurs produits.

Par « fonctionner comme rapports sociaux de production », nous entendons donc assumer la fonction de déterminer l'accès et le contrôle des moyens de production et du produit social pour les groupes et les individus qui composent un type de société déterminé, et d'organiser le procès de travail ainsi que celui de distribution des produits. Force nous est de constater que, jusqu'à présent, les sciences humaines ont été largement incapables de découvrir les raisons et les conditions qui ont amené dans l'histoire le déplacement de lieu de la fonction de rapports de production dans les diverses sociétés humaines et la métamorphose de ses formes et de ses effets.

Hierarchie de fonctions ou hiérarchie d'institutions ?

Constatant que dans la société qu'ils étudient la parenté ou la politique ou la religion joue le rôle dominant, les anthropologues concluent que l'économie n'a qu'un rôle secondaire dans la logique du fonctionnement et de l'évolution de ces sociétés.

Or lorsque la parenté fonctionne comme rapport de production, ce n'est plus la parenté telle qu'elle existe dans notre société ; il en est de même lorsque la religion, le temple et le dieu constituent le rapport social domi-

nant. Ce n'est plus la religion telle qu'elle existe au sein de notre société. A chaque fois ce qui apparaît à travers la domination de telle ou telle de ces structures, c'est la même hiérarchie des fonctions que celle qui existe dans notre société, puisque les structures ne jouent un rôle dominant dans ces sociétés que parce qu'elles fonctionnent en même temps comme infrastructure économique.

Nous rejoignons donc ici l'hypothèse de Marx du rôle déterminant des structures économiques pour comprendre la logique du fonctionnement et de l'évolution des divers types de sociétés. Mais la manière dont nous réélaboreons cette hypothèse n'empêche plus de reconnaître et d'expliquer le rôle dominant dans telle ou telle société de ce qui nous apparaît comme rapports de parenté ou structure politique ou organisation religieuse.

C'est seulement en tenant compte de ce que nous appellerons la transparence et l'opacité des propriétés des systèmes sociaux, opacité et transparence déterminées, selon nous, chaque fois de façon spécifique par la nature des rapports sociaux de production, qu'on peut comprendre les conduites des individus et des groupes à l'intérieur de ces systèmes, expliquer les formes et mesurer l'efficacité réelle de leurs interventions sur le système.

Tout le problème du rôle de l'action consciente humaine dans l'évolution des systèmes sociaux se trouve posé : le problème du rapport entre rationalité intentionnelle des individus et rationalité inintentionnelle de l'évolution de leurs systèmes, de l'évolution de l'histoire.

Comment analyser la « causalité d'une structure » ?

Les Mbuti pratiquent la chasse au filet des antilopes et d'autres gibiers. La taille des bandes est limitée et comprise entre sept et trente filets, c'est-à-dire repose sur l'association d'un certain nombre de familles nucléaires puisque chaque filet est mis en œuvre par un homme marié. En cherchant les contraintes agissant à l'intérieur de cette « infrastructure », on en découvre trois. La première est une contrainte de coopération des individus selon leur sexe et leur âge dans le procès de production (chasse au filet, etc.). La seconde est une contrainte de flux, de « non-fermeture » des bandes dont les membres peuvent à tout instant changer de résidence et aller vivre au sein des bandes où ils trouvent des amis ou des parents. Cet état de flux permanent permet d'ajuster les effectifs de la population des bandes aux variations des ressources locales. La troisième contrainte est une contrainte d'appartenance à une bande qui s'exprime dans le fait que ni l'individu ni la famille en tant que tels ne possèdent de droits sur un territoire déterminé ni sur les ressources qu'il comporte. Seule la bande en tant que telle, quelle que soit sa composition interne, possède des droits sur les moyens de production. Ces trois contraintes internes

au procès de production ont des effets simultanés sur la parenté, sur l'organisation politique, sur la pratique religieuse (nous laisserons de côté ce dernier aspect qui nous entraînerait trop loin, vers l'analyse de ce qu'on nomme des « pratiques symboliques »). Sur la parenté, dans la mesure où les règles de mariage interdisent la constitution de groupes de parenté fermés échangeant régulièrement, et toujours dans le même sens, leurs membres. Sur la politique, dans la mesure où des institutions comme le bouffon et la pratique systématique de la « diversion » empêchent des affrontements meurtriers à l'intérieur des bandes et facilitent des solutions de compromis ; en même temps, d'autres institutions politiques interdisent l'émergence d'un pouvoir centralisé et héréditaire. L'inexistence de lignages, d'une part, et d'une hiérarchie politique héréditaire, d'autre part, semblent être des effets simultanés des contraintes du mode de production sur l'organisation interne des autres niveaux structurels de la société, rapports de parenté et rapports politiques.

La même analyse a été faite par Meggitt pour les aborigènes australiens et Yengoyan l'a reprise en montrant que l'espacement des naissances était chez eux également de trois ans et plus et il a indiqué la « base économique » de cet espacement : « la période allongée de nourriture au sein non seulement forçait les populations à limiter leurs nombres, mais aussi diminuait l'utilité complète d'une femme en tant que partenaire économique ».

Richard Lee suggère que le seul fait de l'instauration d'un mode de vie sédentaire, en diminuant la mobilité des femmes, peut éliminer les effets biologiques négatifs que le mode de vie nomade exerce sur le taux de fertilité des femmes et entraîner une tendance à l'expansion croissante de la population avant même toute expansion des ressources alimentaires. Or cela a été vérifié expérimentalement pour les aborigènes australiens par les travaux excellents d'E. Lancaster Jones sur lesquels s'est appuyé Yengoyan. La sédentarisation dans des réserves et le changement de régime alimentaire par l'apport de rations alimentaires distribuées par les Européens se sont accompagnés d'une explosion du taux de natalité qui, jointe aux effets du contrôle médical, a produit un taux de croissance de la population bien supérieur à celui que l'on peut reconstruire pour la période précoloniale. Un autre aspect intéressant de ces travaux est de suggérer qu'une croissance démographique exceptionnelle aurait pu exister chez les collecteurs néolithiques du Proche-Orient qui exploitaient des peuplements denses de graminées sauvages, ancêtres de nos céréales, ou chez les populations établies sur les bords de rivière ou le littoral de mers poissonneuses en Amérique ou dans le Sud-Est asiatique. Cette expansion démographique aurait peu à peu contraint les collecteurs à reproduire ce qu'ils se contentaient de récolter, donc à domestiquer les plantes sauvages.

Ceci nous ramène au problème fondamental de l'évolution des systèmes sociaux et des rapports de l'homme avec la nature. Or nous savons que la condi-

tion de reproduction d'un système n'est pas l'absence de contradictions à l'intérieur du système, mais l'existence d'une régulation de ces contradictions, régulation qui en maintient provisoirement l'unité.

Un système social ou un écosystème naturel n'est donc jamais une totalité entièrement « intégrée » comme le prétendent les fonctionnalistes, anciens ou nouveaux. C'est une totalité dont l'unité est l'effet « provisoirement stable » de propriétés de compatibilité structurale entre les éléments qui composent une structure ou entre les structures qui composent un système. Pour cette raison, il est nécessaire de distinguer entre contradictions internes à un niveau de fonctionnement de la société et contradictions propres à l'organisation de la société. On peut citer comme exemples les contradictions propres à l'organisation politico-économique de la cité grecque, l'opposition entre hommes libres et esclaves d'une part, et celle entre citoyens et métèques de l'autre, parmi les hommes libres. Le développement (aux VI^e et V^e siècles av. J.C.) d'une production marchande reposant de plus en plus sur le travail des esclaves et impliquant un rôle croissant des marchands métèques, a constitué à la fois la base de l'ascension d'Athènes et la raison de ses difficultés intérieures qui aboutissent, après la guerre du Péloponèse, au repli sur soi et à la stagnation.

Précisons un point important : la notion d'unité des

contraires qui se dessine de nos jours ne peut en aucune façon se confondre avec celle, métaphysique et non scientifique, d'identité des contraires telle que l'avait définie Hegel. Il y a certes complémentarité et opposition entre les maîtres et les esclaves, mais en aucune façon un maître n'est à la fois lui-même et son esclave, s'opposant lui-même à lui-même, etc. (voir Hegel, *La phénoménologie de l'esprit*, t. 1). Les contradictions déterminantes qui expliquent le mouvement des sociétés sont situées au-delà des oppositions des groupes sociaux, bien qu'elles fondent leurs oppositions. Ce sont des contradictions inintentionnelles entre propriétés de structures, contradictions entre des rapports sociaux et non entre des personnes sociales.

EN CONCLUSION

Les spécialistes de biologie peuvent ainsi se rendre compte de l'état des discussions qui se poursuivent actuellement parmi les anthropologues et, au-delà de ces derniers, parmi certains historiens et sociologues ; le problème de la reproduction ou de la non-reproduction des systèmes sociaux revient de plus en plus au premier plan des recherches anthropologiques, et cela dans un contexte méthodologique et théorique nouveau.